

À L'OMBRE

Les samedis d'été tout arrive plus tard. Tandis que j'attendais, j'ai réussi à rassembler dans ma tête les noms des employées qui sont parties travailler au bord de la mer, mais ça n'a pas été facile. Parfois, alors que je les avais presque tous comptés, des noms s'effaçaient au fond de trous d'évacuation, dans un processus très semblable à ce qui était arrivé avec l'éclipse du mot Azerbaïdjan lors de ma dispute avec la nuit. Après avoir bataillé avec ma mémoire, j'ai réussi à les rassembler: Maria Rosa, Esvendrina, Lourdes Malato, Lila Mendes, Quina, Julinha, Maria Adelaide, Fanny et Jamira sont parties. Parmi celles qui sont restées, on compte, à mon grand réconfort, Nina Mercedes, Maria Lina, Lilimunde et Salomé, la machine allemande. Elles sont par là.

Mais je les vois moins, car maintenant elles courent dans le couloir comme des athlètes. J'espère qu'elles courent mais qu'elles ne tombent pas. Parmi celles qui sont restées, Gina a glissé sur le dos sur le revêtement mouillé du troisième étage et elle a fait un malaise, il était dix heures du matin. On a entendu l'ambulance venir la chercher. Cette ambulance n'avait pas encore atteint sa destination qu'on a entendu une autre sirène. Une employée de cuisine, Samanta, a dérapé dans les escaliers et a atterri sur le palier accrochée à son plateau. On l'a emmenée sur une civière jusqu'à la voiture, toujours accrochée à son plateau, preuve de son dévouement, si rare de nos jours, a-t-on raconté. Les hurlements de

cette deuxième ambulance étaient trop forts. On appelle l'ambulance la navette des grands départs parce qu'elle fait beaucoup plus d'allers simples que d'allers-retours. On a raconté tout ça à l'heure tardive du déjeuner. Après seulement est arrivée la psychologue Débora et on nous a conduits dans le jardin, fait rare, inattendu surtout, compte tenu des circonstances.

Le déplacement entre le Salon Rose et la pelouse a duré longtemps, cette manoeuvre en soi était déjà un événement. On nous a assis à l'ombre des casuarinas et on nous a distribué des chapeaux de paille. Il était impossible que la psychologue, devant autant de gens, s'adresse à tout le monde, là, à l'air libre, mais nous, les dernières installées, avons été intégrées au demi-cercle devant. Elle nous a parlé avec des manières avenantes. Elle a dit: "Bonjour! C'est un bel après-midi. Comme vous le savez, je m'appelle Débora, et je suis ici pour qu'on parle de joie..." Je me suis sentie triste, sans raison. La psychologue a poursuivi: "Ceux qui sont joyeux levez la main." Personne ne l'a levée. "Ceux qui sont tristes levez la main." Plusieurs mains se sont levées. La psychologue a chanté: "Oust, oust, tristesse! Applaudissons pour chasser la tristesse. C'est parti?"

Alors Débora, très gaie, a raconté quelque chose de très bref, elle a ri, mais je crois que personne n'a compris ce qu'elle avait dit. La psychologue a semblé ne pas s'en rendre compte. Elle a demandé: "Qui veut raconter quelque chose de joyeux, ce dont vous vous souvenez de plus joyeux pour qu'on passe un après-midi détendu?" Seul João Tendinha, depuis le petit groupe des *Six Gentlemen Distribuent des Cartes*, a répondu: "Une joie? Un verre de vin, ma petite. Deux, trois verres de vin, du bon, du Dão..." La psychologue Débora a commenté: "Très bien, très bien. Un verre de vin est un bon motif de joie. Et quoi d'autre, et quoi d'autre?" Elle a regardé autour d'elle.

Dona Rira de Lyon a dit quelque chose, avec beaucoup de distinction : "Un motif de joie dans ma vie, c'est que mon fils Clarence traverse le ciel de l'*Océan Atlantique* dans un avion d'Air France et qu'il soit toujours bien rentré jusqu'à maintenant..." Sachant ce que je sais sur les traversées de son fils pilote, je pense que dona Rira de Lyon aurait envie de raconter un peu plus, peut-être parler de l'*Ange Gardien*, mais la psychologue a de nouveau regardé le demi-cercle et elle a énuméré : "Un verre de vin, un aviateur qui revient toujours à sa destination... Très bien, très bien. Et quoi d'autre?" Et la psychologue a fixé son regard souriant sur le visage de chacun de nous, en lâchant des signes de satisfaction, et pourrant personne ne répondait à ce sourire franc. Même dona Joanhina, toujours prête à donner son avis, demeurait silencieuse. Je me sentais triste sans savoir pourquoi. C'est peut-être pour ça que j'ai failli parler de mes plantes que j'ai laissées là-bas, zinnias, azalées, bégonias, violettes, marguerites de différentes couleurs, fleurissant chacune à leur tour au long de l'année, mais ma voix s'est adressée à moi seule et j'ai senti que je tomberais dans un ridicule énorme si je parlais. J'ai imaginé la psychologue Débora dire, un verre de vin, le retour du pilote aviateur, les fleurs du jardin, de grands motifs de joie. Et quoi d'autre, et quoi d'autre? J'ai imaginé la marque de ma vie au milieu de cette litranie, et j'ai constaté que nous devenions tous insignifiants, bien que cette jeune femme prénommée Débora nous ait assis autour d'elle, certainement, pour obtenir l'effet inverse.

Au milieu du silence qui s'est installé face à la psychologue, dona Maria Paulina Zuzarte s'est révélée. Qui l'aurait cru? Cette femme avec un nom aussi imposant s'est adressée rudement à la psychologue. Elle a dit : "Dis-moi, pourquoi tu ne nous poses pas de questions sur nos douleurs, plutôt? C'est des douleurs dont on

veut parler pour voir si on soulage notre souffrance, et pas de ces conneries dont tu parles. Pourquoi tu ne te rais pas?"

Un silence abyssal s'est fait dans le coin du jardin où nous nous trouvions. Les fines feuilles des casuarinas, sous l'effet de ce calme, ne bougeaient pas. Comme si elles écoutaient. Je me sentais comme l'une de ces minces aiguilles vertes des arbres. Quelqu'un s'était-il déjà aperçu du tempérament de Mme Zuzarte?

Mme Zuzarte occupe une table au fond de la salle à manger, et peut-être à cause de cette localisation aucune de nos camarades ne l'avait approchée. J'ignorais complètement son don. "Pourquoi tu ne te rais pas?" répétait-elle. Mais la psychologue a sûrement des discours tout faits pour affronter des patients en tout genre, et elle a même paru apprécier cette parole surprenante. Elle a répondu, satisfaite : "Vous le dites très bien. Comment vous appelez-vous? Ah! Zuzarte! Vous avez parlé fort justement, madame Zuzarte. Vous avez parlé de douleurs et de souffrances. Savez-vous qu'il s'agit de réalités différentes? Avoir mal c'est sentir son corps en état d'inconfort. Par exemple, pendant une opération, l'anesthésie passée, on sent la douleur. La souffrance, celle-là, advient avec la disparition d'une personne chère, un fils, une fille. Ça oui, c'est la souffrance. Des réalités différentes se soignent avec des thérapies différentes. Pour les douleurs, il y a des médicaments, pour les souffrances, il y a des formes de conversation. Plusieurs méthodes, parler des joies pour combattre la souffrance, par exemple, en est une. Madame Zuzarte, vous pourriez évoquer un événement joyeux de votre vie?"

Elle a posé la question sans obtenir de réponse.

La psychologue Débora, souriant toujours, un sourire englobant bien au-delà le demi-cercle où se trouvaient mes six camarades de tables silencieuses, avait trouvé à qui s'adresser, mais seuls João Tendinha et ceux de

la table des joueurs avaient l'air amusé. Dona Luísa de Gusmão regardait devant elle comme si elle était l'une des Távora torturés sur ordre du marquis de Pombal. Son cou s'allongeait de dignité. J'imaginai ce qu'elle devait penser d'une femme du peuple voulant distraire les habitants de l'Hôtel Paradis avec des paroles pareilles. Dona Joanhina, tournée vers Mme Zuzarte, regardait subjuguée par le scandale l'occupante de la chambre du sergent Almeida, pleine de *tu* et de *conneries*, amusée, comme si Zuzarte était un spectacle.

La jeune psychologue a insisté : "Donc, qu'est-ce que vous en pensez, ce n'est pas vrai que la douleur est une chose et la souffrance, une autre ? Et que nous pouvons combattre la souffrance en pensant à la joie ?" Elle insistait, certainement déconcertée par notre manque de collaboration, elle nous prenait pour des patients et désirait nous guérir en un après-midi. Et elle mettrait tant d'énergie à ce qu'on collabore que j'ai imaginé qu'elle avait été envoyée par l'Association de Boa Vontade. Mme Zuzarte, cependant, a meublé le vide, elle a pris la parole et ne l'a pas lâchée tant qu'elle n'a pas raconté

* Famille noble exécutée pour haute trahison à la suite de la tentative d'assassinat du roi Joseph 1^{er} en 1758.

comment tout lui était arrivé. Sans faire cas de l'agenda de la psychologue, qu'elle tutoyait sans la moindre forme de cérémonie, elle a raconté comment, il y a des années, elle avait glissé sur le revêtement mouillé de sa rue, comment elle était tombée à plat ventre et, pour éviter que son visage ne cogne les pavés du trottoir, elle s'était protégée avec les paumes de ses mains, se cassant ainsi les poignets : "Ça s'est passé comme ça..."

Les derniers mots que je me rappelle avoir entendus de Débora ont été ceux-ci : "Oust, oust, tristesse, va-t'en. Tous avec moi, en applaudissant : Pars !" Et Débora, les mains en l'air : "Tous en même temps : Ici, il n'y a pas de douleur, il n'y a pas de tristesse, oust, oust, va-t'en tristesse, va-t'en, oust, oust..." Et des applaudissements, applaudissements. J'ai entendu prononcer applaudissements alors que j'étais déjà de dos, conduite par Lilimunde vers ma chambre.